

Comme on le voit, chacun avait eu sa part d'éloges. Cette distinction si flatteuse n'excita pas trop la jalousie des autres corps de l'armée ; et, de leur côté, la revue terminée, les 36^e et 57^e de ligne avec le 10^e d'infanterie légère, quoique favorisés si particulièrement, regagnèrent sans jactance leurs cantonnements. Malheureusement, les jeunes gens de Boulogne, parmi lesquels se trouvaient quelques artistes et plusieurs étudiants de Paris, alors en vacance chez leurs parents, vinrent tout gâter. Dans l'après-midi, des soldats appartenant à ces trois derniers régiments, un peu plus fiers que leurs camarades, allèrent fêter leur triomphe dans une guinguette qui n'était ordinairement fréquentée que par les grenadiers de la vieille garde. Si cette démarche n'était pas une infraction à la discipline, au moins était-elle une imprudence ; mais les grognards qui étaient si terribles sur le champ de bataille, étaient d'humeur très-tolérante partout ailleurs, surtout à la guinguette. Les grenadiers accueillirent donc très-bien les soldats de la ligne, et leur firent de leur mieux ce qu'on appelle les honneurs de chez soi. On commença par boire tranquillement en parlant *campagnes* ; puis la conversation devint plus animée au sujet de l'Italie ; on s'échauffa sur l'Égypte, on se fâcha presque au sujet du camp de Boulogne ; toutefois on trinquait de nouveau. Mais en ce moment, un élève de l'atelier de David qui se trouvait là, parmi les buveurs, s'avisant, en véritable étourdi, de chanter des couplets improvisés par un clerc de notaire après la revue, et dans lesquels la bravoure et les exploits des soldats de la ligne étaient célébrés, sans qu'il y fût dit un mot à la louange des grenadiers de la vieille garde. Les choses ne pouvaient durer longtemps ainsi. Les soldats de la ligne n'imposant pas silence au chanteur, les grognards, poussés à bout, protestèrent hautement contre les couplets, et l'un d'eux, nommé Morland, prévôt de salle, grenadier d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne, se leva brusquement, retroussa sa moustache, et, brisant son verre sur la table, dit d'un air flegmatique :

— Assez de romances de ce numéro-là !... Cette manière de se comporter, en société, au vis-à-vis des anciens, est *intempestible* de la part d'un pékin et de relentintins de conscrits. Suffit ! Ça ne peut pas se passer sans conversation avec la mère Michel !

Et à ces mots, Morland avait promené un regard exterminateur sur les soldats de ligne, en frappant du plat de la main sur le fourreau du demi-espadaon qu'il portait à son côté comme insigne de sa qualité de prévôt.

La querelle s'engagea aussitôt d'une manière générale. On se dit de gros mots, on se menaça, sans cependant faire trop de tapage, dans la crainte d'attirer quelque ronde d'officier, d'autant plus qu'il était tard ; mais on ne se sépara pas sans s'être donné rendez-vous pour le lendemain, après l'appel du matin, aux environs de Marquise, joli petit village à une lieue et demie de Boulogne.

Plus de cent grenadiers de la vieille garde se rendirent séparément au rendez-vous, et trouvèrent, en arrivant, le terrain déjà occupé par un nombre à peu près égal de soldats de la ligne presque tous maîtres d'armes ou prévôts. Chacun des adversaires ayant fait choix d'un champion, sans explications, sans récriminations, sans bruit, tous mirent habit bas et le sabre ou le fleuret dénoué à la main, et se battirent pendant

une demi-heure avec une fureur que le silence rendait plus terrible encore. Morland tua à lui seul cinq hommes du 10^e léger. On ne sait où se fût arrêtée cette boucherie si le maréchal Davoust, prévenu malheureusement trop tard, n'eût fait partir en toute hâte un escadron du 6^e de hussards commandé par Lasalle, et un second escadron de cuirassiers de la brigade Kellermann, qui dispersèrent les combattants en exécutant sur eux une charge en règle. Les grenadiers avaient perdu douze hommes, et les soldats de la ligne vingt et un. Quand aux blessés, ils étaient de part et d'autre en très-grand nombre.

Bientôt instruit par Davoust du sujet et des tristes résultats de cette affaire de corps, Napoléon se montra encore plus peiné qu'indigné :

— J'infligerai à mes grenadiers, dit-il au maréchal, une punition telle qu'ils ne l'oublieront de longtemps !

— Sire, je ferai respectueusement observer à Votre Majesté que la garde n'est pas plus coupable que la ligne.

— Pardonnez-moi, M. le maréchal, reprit vivement Napoléon ; les soldats de ma garde doivent montrer l'exemple en tout ; ils ne doivent pas se conduire comme des écoliers : les soldats de ma garde ont eu tort de se formaliser de quelques couplets détestables chantés dans un cabaret par un jeune étourdi de la ville, étranger aux usages militaires. Oui, je punirai sévèrement mes grenadiers, parce que s'ils étaient restés dans les cantines de leur quartier à s'amuser honnêtement entre eux, cela ne serait pas arrivé ; mais c'est chose impossible à obtenir de MM. les chefs de corps, qu'ils veuillent bien veiller un peu à la conduite de leurs soldats ! Quand on a l'honneur d'être dans ma garde, on doit savoir se mettre au-dessus de toutes ces petites passions de l'amour-propre, entendez-vous, M. le maréchal ?

Davoust, s'imaginant, à voir l'empereur si courroucé, qu'il allait faire passer une partie de sa division devant une commission militaire, se hasarda encore à dire d'un ton indécis, selon son habitude :

— Cependant, sire, Votre Majesté ne peut pas mettre deux cents hommes au cachot en attendant qu'elle les fasse comparaître devant un conseil de guerre.

— Eh ! M. le maréchal, reprit Napoléon avec emportement, il ne s'agit ni de cachot ni de conseil de guerre ; le remède serait pire que le mal ; j'ai mieux que cela dans mon sac. Je connais le soldat, je sais son endroit vulnérable, et c'est là que je frapperai. Donnez l'ordre de faire assembler sur-le-champ ma garde, et faites en sorte qu'aucun des délinquants ne manque à l'appel. Ah ! ah ! messieurs les grenadiers, vous vous conduisez comme des écoliers !... Eh bien ! c'est comme des écoliers que vous serez traités. On va voir !

Une heure après, le tambour battait aux champs, et toute la ligne présentait les armes à l'empereur. Les acteurs de la scène tragique du matin étaient en sa présence, dix pas en avant du front de bandière ; Napoléon leur jeta un regard sévère et leur dit :

— Je sais pourquoi vous vous êtes battus ce matin ? Plus de trente de mes braves ont succombé dans une lutte indigne de vous et d'eux ! C'est vous qui avez été les provocateurs !

Ici un léger murmure se fit entendre.

— Qu'est-ce ? reprit l'empereur avec un accent terrible et comme en prêtant l'oreille.